
Pour une lecture fantastique de l'affaire Dutroux : « Le grand méchant Marc » de Nicolas Ancion »

Fanny Mahy¹⁵⁶
Universidade do Porto (Portugal)

Allumer une bougie, c'est aussi créer une
ombre : cette ombre, le fantastique
l'explore.¹⁵⁷

RÉSUMÉ

Cet article milite en faveur d'une possibilité de lecture double – cocasse et fantastique – d'une nouvelle francophone belge portant sur l'affaire Dutroux. D'après nous, les enjeux d'un déploiement du fantastique sont ici capitaux dès lors qu'ils ont trait à la modification et à l'enrichissement de notre perception de la figure du criminel. Notre réflexion s'organisera à partir des caractéristiques essentielles des esthétiques du merveilleux et plus encore du fantastique, et selon des modalités partiellement comparatives avec le traitement médiatique de Dutroux tel que mis au jour par Marc Lits. Outre les répercussions sur notre perception du plus célèbre des psychopathes belges, notre analyse de la nouvelle « Le grand méchant Marc » de Nicolas Ancion intègre des

¹⁵⁶ Fanny Mahy est Lectrice Français Langue Étrangère à la Faculté des Lettres de l'Université de Porto. Elle y enseigne la langue et la culture française, ainsi que leur didactique. Dans le cadre d'une cotutelle France-Canada, elle a soutenu en 2013 une thèse portant sur l'écriture du fait divers criminel dans la littérature contemporaine d'expression française. Membre du GRELCEF (Groupe de Recherches en Littératures et Cultures de l'Espace francophone). Auteur d'articles en littératures française, francophone et jeunesse.

¹⁵⁷ Roger Bozetto et Arnaud Huftier, *Les Frontières du fantastique, Approches de l'impensable en littérature*, Presses Universitaires de Valenciennes, 2004, p. 8, cité dans Minne, Samuel, 2005.

conclusions quant à la valeur littéraire du texte ainsi doublement apprécié et se veut, enfin, l'occasion d'appréhender un fantastique quelque peu déplacé et renouvelé dans ses présupposés.

INTRODUCTION

« [...] sur le poste de télé qui ne captait plus qu'une seule chaîne publique, les débats de la commission d'enquête parlementaire, chargée de mettre en lumière les coins sombres de ce que l'on appelait désormais "L'affaire Dutroux". » (Ancion, 2014 : 15¹⁵⁸) Les coins sombres et les ombres, dans les années 1995-1996, d'une « Belgique pétrifiée, des fillettes enlevées, violées, affamées, enterrées. » (11) Voici donc les faits résumés d'un trait. Dans un article paru en 2008, Marc Lits, spécialiste du récit médiatique, écrira que

[...] le passage vers la fictionnalisation semble encore difficile, tant le choc émotionnel reste fort. Les tentatives de films ont été des échecs commerciaux, des adaptations télévisées ont été tournées en Flandre, avec un succès mitigé. Mais le temps changera sans doute la donne. (70)

La même année, naissait chez Denoël un petit livre intitulé *Vous vous appelez Michelle Martin*, dans lequel l'auteur, Nicole Malinconi, retranscrivait le fruit de ses entretiens avec l'ex-femme et complice de Dutroux. Une entreprise de captation du dire qui limita bien sûr considérablement le procédé, effectivement périlleux, de fictionnalisation.

Plus tard, en 2014, paraissait dans la collection « Espace Nord » un recueil de nouvelles écrites par le prolifique auteur belge Nicolas Ancion, dont le titre, *Les ours n'ont pas de problème de parking*, ne laissait guère deviner un quelconque lien possible avec l'affaire Dutroux. C'est à l'occasion d'une visite de l'écrivain à la Faculté des Lettres de L'Université de Porto, en 2015, que l'ouvrage fut donné en lecture aux classes d'étudiants en Français Langue Étrangère (FLE). Une surprise : découvrir la première nouvelle intitulée « Le grand méchant Marc ». Celle-ci retrace les déboires d'un narrateur dont la vie bascule à cause d'une très malchanceuse homonymie ; il s'appelle Marc Dutroux. Dans le cadre de nos recherches à propos de l'écriture des affaires criminelles en littérature (Mahy, 2013), cette première nouvelle ne pouvait que capter notre plus vive attention. D'autant plus que...

¹⁵⁸ Les références à l'ouvrage *Les ours n'ont pas de problème de parking* ne comporteront plus que la page notée entre parenthèses.

Nous avons eu très vite l'intuition d'une double lecture possible qui viendrait accroître la valeur littéraire du texte, dans des modalités plus spécifiquement fantastiques, en donnant à lire une représentation inattendue, voire cocasse, de la figure criminelle. Nous estimons, en effet, qu'il est possible de lire ce texte, non seulement comme une méprise absurde, mais aussi comme celle d'un seul et unique Dutroux qui, tapi dans l'ombre des lignes, s'inventerait un double pour s'échapper de lui-même. Autrement dit, une fuite de soi au moyen du dédoublement de soi. Le texte, à partir d'un fait divers criminel réel encore très lourd, revêtirait alors deux couches fictionnelles ludiques, dynamiques et légères, ce qui le rend inédit au regard de la majorité des pratiques dans ce domaine.

Pour mettre à l'épreuve la pertinence de notre double lecture – cocasse et fantastique – laquelle ne va pas nécessairement de soi, nous avons choisi de travailler à une analyse au plus près du texte. Elle se nourrira d'abord de grands principes du merveilleux, puis plus encore du fantastique, pour enfin développer l'aspect social qu'implique la transfiguration de la figure criminelle dans et par la littérature. Pour ce faire, des modalités partiellement comparatives seront mises en œuvre entre traitement littéraire d'une part, traitement médiatique de l'autre avec appui, pour ce dernier, sur l'article de Marc Lits intitulé « L'affaire Dutroux : la création médiatique d'un monstre ».

1. QUI A PEUR DU « GRAND MÉCHANT MARC » ?

La nouvelle « Le grand méchant Marc » s'emploie à nouer des liens entre l'univers criminel dépeint et les éléments de fantaisie du conte merveilleux. D'emblée, le titre favorise une lecture de ces éléments extraordinaires en nous renvoyant au fameux grand méchant loup des contes les plus populaires. Le grand méchant loup qui souffle sur les maisons des trois petits cochons pour en faire des saucissons, le grand méchant loup qui aborde le petit chaperon rouge dans la forêt avec l'intention de la dévorer. L'étroitesse du rapport entre contes et univers criminel s'établit par la figure centrale commune, celle du criminel, de la bête, du monstre. Marc Lits constate ainsi la fusion de ces entités maléfiques, rencontrées aussi bien dans les faits divers criminels que dans les contes¹⁵⁹ : « Le monstre, c'est l'individu que je peux côtoyer

¹⁵⁹ Ce lien entre contes et faits divers criminels est au cœur du petit livre intitulé *Cœurs brisés* de l'écrivain italienne contemporaine Rosetta Loy.

dans ma rue, sans m'inquiéter de sa présence jusqu'au moment où il m'agresse. C'est exactement le propos de la morale du Petit chaperon rouge de Perrault. » (2008 : 69)

Les contes merveilleux ont aussi pour caractéristique de mettre en scène le travestissement et la dissimulation. Dans « Les trois petits cochons », le loup se cache pour observer et planifier, puis il se déguise en pauvre brebis pour tromper le cochon à la maison de bois, et en marchand porte à porte pour illusionner le cochon à la maison de briques. De même, le loup du petit chaperon rouge feint d'être le chaperon rouge pour être reçu chez la grand-mère puis d'être la grand-mère pour attirer le chaperon rouge dans le lit. Il s'agit donc de ruser pour manger (figure du bourreau) ou d'être mangé (figure de victime). Or, Denis Saint-Amand, auteur de la préface du recueil de nouvelles de Nicolas Ancion, remarque, en partant de la seule lecture cocasse d'un Dutroux inconnu ravagé par les conséquences de son homonymie, que le déguisement tient une place importante dans ce texte d'ouverture et que ce motif « trouve à se prolonger au cœur du recueil par une série d'éléments qu'il est possible de relier aux thématiques du jeu, du faux, du simulacre. » (2014 : 196-197).

Un motif du travestissement que notre double-lecture envisagée pour appréhender cette première nouvelle du recueil, viendra pousser plus en avant, jusqu'à enchâssements. En effet, à partir de cette vision d'une seconde couche fictionnelle du texte, le narrateur serait le vrai Dutroux usurpant les souvenirs d'un faux Dutroux normalisé qu'il s'invente. Ce Dutroux fictif, produit de l'imagination du seul Dutroux criminel, représente alors son antithèse : Dutroux extraordinaire *versus* Dutroux ordinaire, Dutroux violeur et assassin de petites filles *versus* Dutroux qui s'occupe des siennes, Dutroux vivant de trafics non déclarés *versus* Dutroux enseignant, Dutroux vivant à Marcinelle *versus* Dutroux vivant à Wépion, Dutroux-bourreau dont la femme est solidaire *versus* Dutroux-victime dont la femme part avec les enfants. Ce Dutroux caractérisé, dans la solitude de sa condition criminelle, procéderait ainsi à un dédoublement de personnalité qu'il investirait de ses fictions durant le temps où il s'ennuie en prison, suivi du moment de son évasion. C'est ce travestissement à double face, réelle et fictive, qui serait donné à lire dans les modalités farcesques et carnavalesques d'un conte criminel où le grand méchant Marc, à pas de loup, se joue allégrement de nous...

Outre le déguisement consommé de Dutroux en Dutroux bis (nous nommerons ainsi la version normalisée qu'il s'est créé), il convient de prêter attention aux déguisements de Dutroux bis, dès lors qu'ils créent un second niveau de profondeur enchâssé dans le premier. Ainsi, Dutroux bis confie :

J'aimais bien les vacances, les congés et les week-ends, *comme tout le monde* [je souligne, processus de normalisation manifeste]. J'aimais aussi le carnaval parce que je me déguisais en gendarme avec une grosse moustache rousse et un faux pistolet automatique et que ça faisait rire tout le monde. Même le directeur de l'école me félicitait. – Monsieur Dutroux, me disait-il chaque année, je me suis fait avoir ! J'ai cru que vous veniez pour les cours de sécurité routière. – Je m'appelle Afeu, Monsieur le directeur, je suis le gendarme Afeu. – Ha ! Ha ! Dutroux ! Toujours le mot pour rire. (10).

Ce second niveau de travestissement est d'autant plus remarquable qu'il joue avec le premier. On peut ainsi mettre en parallèle le passage susmentionné avec la scène d'arrestation située à la fin de la nouvelle. Dutroux, cerné par les forces de l'ordre, se met à penser : « tout marchait comme dans un sketch du gendarme Afeu ». (19) Tout, sauf que dans sa position de Dutroux, et non plus de Dutroux bis, il n'est plus celui qui mange mais celui qui est mangé, il n'est plus celui qui appréhende les méchants mais bien le grand méchant lui-même : « - Je m'appelle Marc Dutroux, je leur ai dit. » (19) « Ça les a fait rire. » (19)

Et nous avec, parce que dans cette mise en parallèle des affirmations identitaires « je m'appelle Afeu » et « je m'appelle Marc Dutroux », on savoure le jeu des passages entre les différents niveaux de fictionnalité qui s'imbriquent les uns dans les autres. À partir de l'extrait « Je n'avais pas encore trouvé la porte de sortie. Elle s'est présentée toute seule, comme ça. J'étais dans la cuisine, je déballais des petits pains du *Carrefour*, quand j'ai entendu la nouvelle à la radio. *Dutroux s'est évadé.* » (17), Dutroux est véritablement en danger et n'a plus la possibilité de se raconter un double normalisé mais l'urgente nécessité de se rassembler avec lui-même. La première phrase de la page 18, qui fait suite à l'annonce de l'évasion, « Moi, j'ai dessoulé d'un coup. » marque donc l'entrée d'un narrateur extradiégétique (Dutroux extradiégétique qui se narre en Dutroux bis intradiégétique) désormais, et bien malgré lui, personnage agissant dans une histoire qu'il s'était contenté jusque-là de raconter à son gré. La porte de sortie n'est donc pas seulement à appréhender comme celle du Dutroux qui cherche à s'échapper de lui-même, mais aussi comme celle d'un texte labyrinthique

dont les niveaux se croisent, s'entrecroisent, se chevauchent, pour finir, fatalement, par trouver une issue.

Cette métalepse narrative engendre des effets humoristiques, d'autant que Dutroux, une fois démasqué, investit malgré tout, comme par dérision, non plus sa fiction du Dutroux bis mais les fictions-mêmes du Dutroux bis. Il doit se préparer à la riposte et agir vite : « j'ai ouvert la garde-robe, j'ai saisi le flingue du gendarme Afeu » (18). L'arme de crime appréhendée comme le jouet d'un sketch démontre que la réalité de Dutroux est si imprégnée par ses imaginaires que les fictions prennent le dessus et ne lui apparaissent plus que comme la seule réalité possible. Le texte est ainsi truffé de passages jouant des différents niveaux de travestissement et l'on pourrait encore mentionner en exemple l'épisode dans lequel Dutroux bis raconte une histoire à ses petites lorsqu'elles rentrent de l'école : « C'est ça qui marchait le mieux avec les petites : les imitations de lapin. [...] Monsieur Lapin qui tombe en panne avec sa carotte-mobile devant un refuge pour chasseurs ». (13) La dialectique propre au conte entre manger et être mangé irrigue donc bien, on le voit, les différentes strates du texte, et ce jeu rend possible, à notre avis, l'exercice de la fonction cathartique traditionnellement attribuée au conte. S'amuser de ce qui provoque la peur jusqu'à même, peut-être, se laisser aller à fredonner la ritournelle de circonstance : Qui a peur du grand méchant Marc ? C'est pas nous, c'est pas nous... Qui a peur du grand méchant Marc ?

2. DUTROUX CONTRE DUTROUX

Si la nouvelle « Le grand méchant Marc » entretient des liens certains avec l'univers du conte, c'est en plus étroite collaboration encore qu'elle en noue avec l'esthétique du fantastique. En effet, le texte instille ostensiblement le doute et la confusion par la mobilisation de la figure du double, dès lors à double foyer de lecture, cocasse d'une part, fantastique de l'autre. La première lecture, celle d'une méprise entre le Dutroux criminel et un Dutroux ordinaire et innocent, est incontestable, et repose, notons-le, sur un véritable fait divers dont on peut connaître le détail en explorant le lien vers l'article de presse de Caroline Gourdin, inséré dans les contributions citées à la fin de cet article (2001). La seconde lecture, celle d'un seul Dutroux qui se morcelle en deux en laissant libre cours aux dérives de son imagination, même si elle nous est apparue patente, demande en revanche à être vérifiée et établie, et c'est

bien là l'enjeu de notre contribution. D'une part, pour avoir eu l'opportunité de soumettre notre interprétation à l'auteur de la nouvelle, nous savons que celle-ci a été écrite avec pour seul horizon la version cocasse, somme toute assez littérale. Nicolas Ancion a dit n'avoir pas songé à cette possibilité d'une seconde lecture, plus littéraire, qu'il n'invalide cependant pas. D'autre part, sur quatre étudiants ayant choisi de résumer cette nouvelle du recueil dans le cadre de l'évaluation de leur compréhension écrite, un seul (qui représente tout de même une proportion d'un quart) a tendu vers cette lecture d'un Dutroux qui « ne s'identifie pas avec lui-même¹⁶⁰».

Pour rallier la nouvelle au fantastique, il s'avère indispensable de définir le terme en question. Dans son compte-rendu critique de l'ouvrage *Le Fantastique*, Noëlle Benhamou offre à lire l'essentiel lorsqu'elle écrit que

M. Viegnes rappelle que le doute est la notion communément reconnue et acceptée par la critique en matière de fantastique. Il explique la distinction opérée par J. Fabre entre un fantastique « obtus », qui laisse une grande liberté à l'interprétation, et un fantastique « obvie », davantage proche de l'étrange puisque le phénomène est expliqué. Si le non-savoir effraie, la dernière explication est alors la folie du héros des œuvres fantastiques. Comme l'a bien montré Gwenhaël Ponnau, ce thème est au cœur même du fantastique (2006).

Outre le doute qui naît quant à ces deux Dutroux qui pourraient n'en être qu'un dans la perspective de la folie d'un personnage psychopathe, le fantastique dans cette nouvelle provient aussi du fait qu'il « repose avant tout sur un "art du visible"» (2006). Mentionnant les travaux de Philippe Hamon, Noëlle Benhamou constate que « le décor, les portraits et la description d'objets font sens et sont sans doute davantage porteurs de signes que dans le texte réaliste (2006) ». Or, ce faire-sens est à l'œuvre dans la nouvelle, et l'on pourra mentionner à titre d'exemple le motif du miroir, fantastique s'il en est, qui intervient au moment même où Dutroux a entendu l'alerte à la radio, « Dutroux s'est évadé » (17). À cet instant, où le subterfuge psychotique du double n'est plus possible, Dutroux doit se rassembler et se regarder tout entier : « pendant que je nouais mes chaussures de l'armée, je me suis vu dans le miroir ». (18) L'objet-reflet prend dans ce contexte une valeur hautement identitaire. De même, on peut lire jusque dans le décor son trouble de la fantaisie qui le pousse à s'inventer un double

¹⁶⁰ L'extrait de la copie se trouve en annexe de cet article.

« normalisé » : « Il y avait un petit bois *comme tous les petits bois* (je souligne). J'ai foncé droit dessus. » (19).

Bien d'autres éléments circonstanciels plaident en faveur de la possibilité d'une lecture fantastique, parmi lesquels le fait, déjà, que ce soit le propre de la stratégie littéraire de montrer doublement (Denis Mellier, mentionné par Bénédicte Letellier). Or, le fantastique est une esthétique littéraire. Ensuite, la représentation de l'autre comme double est une thématique fantastique que l'on retrouve dans bon nombre des classiques du genre. Nathalie Prince déclare aussi que le fantastique privilégie la nouvelle pour sa « poétique d'immédiateté » et qu'il donne de l'importance au personnage et à son expérience singulière, personnelle (à la différence du collectif chez le merveilleux). Le narrateur à la première personne permet les incertitudes et les questionnements, si bien que le « je » peut devenir le phénomène fantastique, dans une dialectique hospes-hostis où les doubles peuvent être victimes l'un de l'autre (mentionné dans Chelebourg, Christian, 2008).

Cette dialectique entre les deux Dutroux est d'autant plus probante qu'il s'agit, rappelons-le, d'un personnage issu de la matière d'un réel qu'il a investi de ses déséquilibres psychologiques. Ce pédophile tueur d'enfants est un psychopathe dont le personnage incarné dans la nouvelle déclare « je suis pas fou » (9), ce qui invite à en douter. De plus, ce personnage est alcoolique, ce qui explique qu'il s'invente des épisodes d'une vie normalisée, comme aller voir le directeur d'école pour intercéder en faveur de son enfant. De nombreuses indications textuelles confirment des états de dépendance : « en buvant du gin dès neuf heures » « me faire virer pour ébriété sur le lieu de travail », « de quoi replonger dans le gin » (15), « alcoolique » (16), « l'alcool dans le sang » et « bouteille de gin à la main » (17). L'incapacité à affronter la réalité en la noyant verre après verre débouche sur un flou temporel qui brouille les repères : « Je n'ai aucune idée du temps qui s'est écoulé comme ça. Des mois ? Des années ? » (16)

Nous avons par ailleurs repéré des indices donnant à penser que le Dutroux narrateur est le même Dutroux qui est montré à la télévision, dans des diffusions, en décalé et non en temps réel, ainsi, le narrateur Dutroux est « mal rasé » (9) et le Dutroux qu'il voit à la télé a une « barbe mal soignée » (12), de même, celui de la fin de la nouvelle, une fois la métalepse amorcée, a « trois mois de barbe sauvage » (18). Sans compter que quand il voit Dutroux à la télé, le narrateur décrit la scène

avec force de comparaison unifiante entre cet autre et lui-même : « Il est entré dans la camionnette avec ses menottes et son pull bleu comme la nuit la plus sombre. Ce même pull que j'ai là, sur moi. Le même air abruti et désespéré. » (12) Enfin, le Dutroux qui se prépare à affronter les forces de l'ordre à la fin de la nouvelle porte lui aussi « un vieux pull sombre » (18), ce qui n'est pas sans semer quelques doutes supplémentaires...

Y compris chez le personnage lui-même :

Tout ce que j'ai gardé en tête, c'est son regard noir et sa barbe pas soignée. Son air *perdu* [je souligne] et mon nom que la foule crachait. – Le pire, c'est qu'il te ressemble un peu, m'a dit Yvonne en tapotant son oreiller. – Je sais, j'ai répondu, heureusement que je suis plus propre que lui. *Je pourrais avoir des doutes, moi aussi.* » [je souligne] (12).

Ces doutes qui s'insinuent chez le narrateur sont telles des petites trouées au travers de couches identitaires confuses, qui peuvent aussi se donner à lire dans la syntaxe, par exemple quand Yvonne et les petites ont quitté la maison : « Yvonne n'avait pas eu la patience. Les petites n'ont même pas eu le choix. À l'heure qu'il est, elles croient peut-être que je suis vraiment le grand méchant Marc Dutroux. Je n'en sais rien, je n'ai jamais pu les revoir. » (15) Dans une première lecture de type absurde, le « je n'en sais rien » porte sur les croyances des deux petites filles mais dans une lecture de type fantastique, il est permis de soulever l'ambiguïté et d'entrevoir la possibilité de ce qu'il porte sur la croyance du narrateur quant à son identité, avérée ou non, de grand méchant Marc Dutroux. D'autant plus qu'il a déjà mentionné ses doutes auparavant dans le texte.

Enfin, le jeu de connivence avec le lecteur, « La suite, vous commencez à la deviner, je suppose. » (10) « La suite, vous la connaissez déjà, vous l'avez vue à la télévision, vous l'avez lue dans les journaux. » (18) laisse songer que si toute l'histoire est déjà connue, c'est qu'il s'agit bien de celle de Marc Dutroux puisque personne aujourd'hui n'ignore le plus grand criminel de la Belgique. Par contre, il va sans dire que le fait divers réel ayant inspiré l'histoire de la méprise homonymique est nettement moins populaire dans les annales. Pour finir, le narrateur du Dutroux final, c'est-à-dire celui qui se rassemble en un seul pour assurer sa défense et sa fuite, semble comme laisser échapper un aveu lorsqu'il confie, empêtré dans sa logique du travestissement : « J'ai roulé pas trop longtemps, juste ce qu'il fallait pour avoir l'air crédible. » (18-19)

Au terme de cette exploration de l'esthétique fantastique de cette nouvelle, nous demeurons convaincu de la possibilité d'un double foyer de lecture, cocasse, absurde, mais aussi fantastique. En outre, les deux peuvent parfois se conjuguer dans une même lecture, se donnant alors à appréhender comme unicité. Ce mélange consommé de cocasse et de fantastique crée dès lors une poétique du fantastique cocasse, à l'œuvre dès le premier paragraphe. En effet, au lieu de la nuit noire et des corbeaux qui peuplent bien souvent l'univers fantastique, ici, le narrateur peut regarder « le ciel gris et les pigeons qui roucoulent » (9). L'aspect cocasse de ce fantastique repose certes sur l'opposition des couleurs et des espèces d'oiseau mais aussi, nous le croyons, sur un espace céleste contrastant vivement avec l'enfermement carcéral et l'« univers souterrain » (Lits, 2008 : 67) dans lequel évoluent, encore aujourd'hui, les ombres de l'affaire Dutroux...

3. QUI ES-TU, MARC DUTROUX ?

S'il est à ce stade, permis de valider la possibilité d'une lecture fantastique de la nouvelle « Le grand méchant Marc », demeure toutefois la nécessité de s'interroger sur la fonction et les effets de ce prisme littéraire particulier. Dans la postface du recueil *Les ours n'ont pas de problème de parking*, Denis Saint-Amand remarque que la lecture des nouvelles de Nicolas Ancion revêt souvent deux dimensions, l'innocence avec des personnages « acteurs d'une réalité fantastique » mais aussi l'inscription sociale. Le critique ajoute que

si Ancion traite de la complexité des rapports humains et de la perversité qui peut les définir, il le fait toujours avec douceur, sans commisération et avec une ironie paradoxalement aussi tendre que bienveillante, qui dynamise le propos et confère à des sujets délicats une certaine légèreté. (195)

Lire l'histoire de Marc Dutroux dans une perspective fantastique apporte effectivement détachement, humour, ludisme et fantaisie sans jamais, pour autant, injurier l'horreur du passé. Ce fantastique aurait même, selon nous, une fonction sociale qui se fonderait sur une exploration ouverte au présent de l'intériorité du criminel. Autrement dit, ce traitement littéraire viendrait s'inscrire en opposition à la traditionnelle étiquette médiatique du monstre, laquelle fige et enferme l'individu dans une prison identitaire redoublant l'espace carcéral dans lequel il évolue. Pourquoi Dutroux, engagé dans un processus psychotique, dans la mise en écriture d'Ancion, en viendrait-il à se

dédoubler ? Notre hypothèse est que, sous la plume de l'auteur, il ne parvient pas à coïncider avec ses crimes, qu'il ne s'y reconnaît pas. Il ne peut ni les regarder ni en endosser la responsabilité alors il s'en étonne : « C'est incroyable comme la vie vous traîne dans des coins où vous n'auriez jamais cru mettre les pieds. » (9).

À partir de ce moment, il se raconte des souvenirs d'une vie normalisée : « Ça n'a pas toujours été comme ça » (9), qui marque une plongée dans un double fictif acceptable. Comme le remarque très justement Nathalie Prince, « dans le thème du double, c'est le moi qui devient objet : dès lors, qu'il soit identique au sujet ou incarne son négatif, il est toujours un scandale pour sa raison. Le moi devient objet de scandale pour sa raison » (mentionné dans Chelebourg, Christian. 2008). Un scandale qui est si insoutenable au personnage qu'il en vient à déclarer : « Il y a des jours où j'aurais rêvé de m'appeler Adolf Hitler. » (16). Pour autant, Dutroux choisit, dans sa fiction, de garder ce nom : « un autre Monsieur et une autre Madame Dutroux avaient eu un autre fils aussi. » (11) Le choix d'un double antithétique portant le même nom favorise la préservation de son identité tout en la faisant basculer dans son statut. Dutroux bourreau devient victime.

Le Dutroux de la fiction serait donc engagé dans un processus psychologique de défense identitaire vital. À la fin de la nouvelle, quand il apprend la médiatisation de son évasion de la prison et qu'il doit se réunifier avec lui-même, il parle d'« abattre l'homonyme, à bout portant, *avec tout le décor qu'il faut* (je souligne) » (17) et donc de se tuer lui-même, en tous les cas, la face bourreau, celle qu'il ne fait pas bon aller voir. Mais aussitôt il se rétracte : « Marc Dutroux contre Marc Dutroux, ça valait mieux que tous les scrupules. » (17). Notre coupable sauve sa tête en basculant face victime :

je voyais pas pour quelle raison j'aurais dû buter ce type. Ce n'était pas lui qu'avait empoisonné ma vie au fond ; c'étaient tous les autres. Les milliers d'autres. Tous ceux qui étaient prêts à montrer les salauds du doigt ou à les poignarder dans le dos, si on leur avait bien appris comment distinguer les méchants des gentils. Ça ne servait à rien que je me venge. Pas sur lui, en tous cas. La culpabilité, c'est pas ça qui m'intéresse. Coupable ou innocent, on l'est tous un peu, ça dépend de quel côté on regarde. Ça dépend quel profil on montre pour la photo (17).

La dernière phrase du monologue, qui clôt la nouvelle « Tout ce que vous retiendrez de moi, c'est mon nom » (19) joue un rôle primordial dans la subversion attribuée à la fiction fantastique (rappelé par Denis Millier, dans Letellier, Bénédicte). Cette chute nous dit, en

filigrane, que les médias et les citoyens restent en surface, avec des termes réducteurs à l'instar de « monstre ». Marc Lits déclare à ce sujet que

L'affaire Dutroux relève de l'innommable, et très vite la figure du monstre est utilisée, parce qu'on ne trouve pas de terme assez fort pour stigmatiser le criminel, et qu'on peut ainsi le projeter hors de la sphère humaine. Cette figure du monstre Dutroux devient emblématique d'une série criminelle, puisque le prédateur Fourniret sera qualifié de "nouveau Dutroux" et donc aussi de "monstre." (2008 : 61)

En outre, poursuit Lits, le fait que les images télévisées de Dutroux le mon(s)trent sans parole participe de cette déshumanisation. Le sobriquet « le ferrailleur », qui précéda celui de monstre, réduisait lui aussi la complexité d'un être humain à un seul trait (2008 : 63).

La portée sociale de la nouvelle, lue dans une perspective fantastique, toucherait donc à la critique de l'archétype du monstre et au dévoilement d'un monde intérieur plus vaste et complexe dont l'opacité de bien des ombres empêcherait toute saisie définitive du criminel. Parce qu'au cœur du « monstre sans pitié » (9), au fin fond du « véritable monstre » (13), et pour notre plus grande frayeur, demeure, ouvert sur la continuité du présent, un être humain, dans sa dualité, sa perversité, ses fictions, ses fantaisies, autrement dit, un être qui échappera toujours, d'une manière ou d'une autre, à ce que l'on en dit...

CONCLUSION

Pour affirmer la possibilité – voire la nécessité, à des fins de littéarité – d'une double lecture de la nouvelle « Le grand méchant Marc », nous avons entrepris l'appréhension de la matière textuelle au travers des prismes du merveilleux, et plus encore du fantastique, le tout relié à la problématique de la représentation de la figure criminelle de Dutroux, dans les médias comme dans la littérature. En résulte effectivement, par le truchement du monologue interne au narrateur, une image profondément modifiée d'un criminel non plus perçu de l'extérieur et figé dans sa monstruosité mais bien de l'intérieur, dans un rapport psychotique plus intime et plus complexe se jouant des catégories établies entre bourreaux et victimes. L'effacement et l'horreur laissent alors place, entre métalepses et autres surprises textuelles, à des inflexions retorses, entre rire et peur, chez le lecteur. Cette poétique du fantastique cocasse, telle que nous l'avons appelée pour en caractériser l'inédit, s'emploie effectivement à nous impliquer dans l'élucidation des

zones sujettes au doute. Nous nous laissons entraîner, comme de connivence avec Dutroux qui, tapi dans l'ombre du texte, s'emploie à nous mener à son gré. Nous quittons alors les sentiers battus par le vocable de « monstre » pour emprunter le chemin plus aventureux d'une lecture fantastique déplaçant les limites, dénonçant les certitudes et favorisant les découvertes (termes de Minne, Samuel, 2005) : celles de la monstration d'un criminel en homme. Un homme qui refuse l'enfermement dans l'unicité et le figé d'un nom. Son nom. Dutroux.

Au terme de cette exploration fantastique de la nouvelle du « grand méchant Marc », nous vient à penser que si allumer une bougie est effectivement créer une ombre, il n'en demeure pas moins qu'écrire dans cette ombre, c'est aussi allumer une bougie...

Ouvrages cités

- ANCION, Nicolas. 2014. *Les ours n'ont pas de problème de parking*, suivi de *Le Dortoir*. Fédération Wallonie-Bruxelles : Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, « Espace Nord ».
- BENHAMOU, Noëlle. 2006. « L'œil et l'esprit : le fantastique ou la question du réel ». *Acta fabula*, vol. 7. n°1, En ligne. 9 janvier 2017.
- CHELEBOURG, Christian. 2008. « Fantastique et littératures du surnaturel », *Acta fabula*, vol. 9, n°9, En ligne, 9 janvier 2017.
- GOURDIN, Caroline. « France 2 "Ça se discute" s'intéresse aux pâtisseries Nihoul. La vie brisée des faux coupables ». 3 oct. 2001. En ligne. 7 janv. 2017. http://archives.lesoir.be/france-2-ca-se-discute-s-interesse-aux-patisseries-nihou_t-20011003-Z0KZZY.html
- LETELLIER, Bénédicte. « Mondes fantastiques et textes fantômes », En ligne. 9 janvier 2017.
- LITS, Marc. 2008. « L'affaire Dutroux : la création médiatique d'un monstre ». *Médias & Culture*, La revue européenne des pratiques médiatiques et culturelles, « Fictions et figures du monstre », L'Harmattan, 61-72.
- LOY, Rosetta. 2010. *Cœurs brisés*. Trad. Brun, Françoise. Paris : Mercure de France, « Le petit Mercure ».
- MAHY, Fanny. 2013. *Le fait divers criminel dans la littérature contemporaine française (1990-2012)*. The University of Western Ontario. En ligne. <http://ir.lib.uwo.ca/cgi/viewcontent.cgi?article=3176&context=etd>
- MALINCONI, Nicole. 2008. *Vous vous appelez Michelle Martin*. Paris : Denoël.
- MINNE, Samuel. 2005. « Hanter les marges du fantastique ». *Acta fabula*, vol. 6. n°2, En ligne. 9 janvier 2017.
www.fabula.org/acta/document1245.php
www.fabula.org/acta/document4604.php
www.fabula.org/acta/document909.php
www.fabula.org/cr/288.php

Annexe

Extrait de la copie d'un étudiant du cours de Français Langue
Étrangère, niveau C1
Faculté des Lettres de l'Université de Porto, 2015

Classificação	
0,90	1. "Le grand méchant Marc"
	Dans cette nouvelle, il est nous est raconté l'histoire d'un homme qui s'appelle Marc Dutroux, qui a commencé en prison où il est déjà incarcéré. Il est le narrateur de cette histoire. Il est
	Tout d'abord, Marc nous raconte ses ses habitudes et comment était sa vie avant d'avoir commis les crimes, mais pouvons voir qu'il ne s'identifie pas avec lui-même, c'est à dire, qu'il se laisse sous entendre que sa vie a été gâchée par un possesseur ayant le même nom et prévient que lui et que cela lui a attiré la haine de tout le peuple Belge. Se sentant seul, abandonné il décide de s'enfuir ou pour essayer d'échapper à cette haine que lui-même avait endurée.
	La sous-entente de cette nouvelle nous pouvons comprendre que Marc Dutroux était quelque un souffrant d'un grand déséquilibre psychologique n'ayant pas l'ampleur de ses actes criminels qu'il avait commis.

Ce résumé de la nouvelle « Le grand méchant Marc » témoigne d'une lecture en faveur d'une interprétation de deux Dutroux qui n'en seraient qu'un.